

à tous les employés de la municipalité de Shanghai et leurs ayants-droit, qui se sont retrouvés sans retraite, et souvent dans le dénuement.

♦ Je voudrais également remercier les membres de la sympathique communauté des anciens Shanghaiens que j'ai pu rencontrer ces dernières années, à qui j'ai parlé de mon projet, et qui m'ont encouragé.

♦ M. Roger Faligot, rencontré en 2006 au Salon du Livre de Paris, auteur de *l'Hermine rouge de Shanghai*, me donna des encouragements qui furent appréciés, ainsi que M. Roger Laouenan, spécialiste des Bretons dans la Grande Guerre, avec qui j'eus des échanges épistolaires. Il en fut de même avec M. Bernard Le Nail, qui faisait des recherches sur les Bretons partis en Russie.

♦ Je n'oublie pas mon épouse, Christiane, qui me soutint de manière inconditionnelle dans mon projet.

♦ Je ne voudrais surtout pas oublier Pietro Lupi, cet ami d'enfance de Vetralla, que j'ai retrouvé après quarante ans comme si on s'était quittés la veille, grâce à qui j'ai pu consulter les archives de la ville..

♦ Enfin, je tiens à mentionner M. Abid Nouri, président de l'Union des éditeurs tunisiens, que je rencontrai lors d'un séjour que je fis à Sfax et à Tunis, à qui je parlai de mon projet, avec qui j'eus de longues conversations enthousiastes et qui me donna envie de passer du projet aux actes et de me mettre au travail.

Ce travail est un hommage à ma grand-mère, Marguerite Le Cocquen et à ma mère, Lucia Luciani, dite Cilù.

René BERTHIER

Marguerite

Hennebont, Bretagne, 3 novembre 1897

Un vent glacial soufflait de la mer. De gros nuages anthracite roulaient à basse altitude, faisant crépiter une pluie lourde et huileuse sur les façades.

Marguerite regardait par la fenêtre de la petite maison que la famille occupait dans la rue du Vieux-Château. Le petit Robert jouait paisiblement dans la salle à manger, en gazouillant. Raymonde dormait dans son berceau. C'est alors qu'elle aperçut l'homme qui remontait la rue d'un pas indécis, et elle comprit. Elle ouvrit la porte avant qu'il n'eût frappé. Un air glacé s'engouffra dans la maison avec une rafale de pluie.

Le directeur des affaires maritimes tenait son chapeau à la main d'un air mal assuré. Il était venu en civil, sans doute pour ne pas se faire trop remarquer. Et puis, il n'était pas là officiellement mais en tant qu'ami de la famille de la jeune femme. Peine perdue, car tout le monde le connaissait dans ce quartier de pêcheurs et de marins, et des femmes apparaissaient aux portes.

Marguerite le fit entrer, à la fois à cause des éléments qui refroidissaient une maison difficile à chauffer, et pour éviter les commères déjà rassurées que l'homme ne se fût pas arrêté chez elles.

« Il va falloir que tu sois forte, Marguerite. »

François Marie Berthier mourut à l'hospice d'Hennebont le 3 novembre 1897, à quatre heures du matin. Il avait trente ans. Désormais, Marguerite était seule, avec deux enfants en bas âge. Il lui fallait survivre.

* * *

Marguerite était la petite-fille d'Edouard Joseph Legros, qui avait fondé en 1858 les bains de mer de Dinard. Grand, solidement charpenté, un regard qui vous transperçait, Edouard avait un menton

carré et volontaire qu'atténuait une moustache et une barbiche à la Napoléon III. Du premier Napoléon, il tenait l'habitude de mettre sa main droite à l'intérieur de son gilet. C'est de lui que Marguerite avait hérité sa haute stature et ce regard perçant.

La mère de Marguerite, Adélaïde Marie Legros, était une petite femme chétive qui avait épousé Pierre Le Cocguen, un menuisier originaire de Saint-Brieuc, pas bien épais lui non plus mais toujours bien mis.

Les parents fondaient sur Marguerite l'espoir d'un bon mariage. Le père surtout. Plusieurs partis faisaient avec retenue mais persévérance le siège de la maison dans l'espoir d'épouser cette belle et grande jeune fille au regard de braise. Mais voilà, il avait fallu qu'elle s'entichât de ce marin, de ce mécanicien de la marine de guerre. Pourtant, à une époque où avoir un métier, même un métier manuel, signifiait quelque chose, François Marie Berthier avait installé récemment sa jeune épouse, son fils Robert âgé de quatre ans et Raymonde, née quatre mois plus tôt.

Bien sûr, tout n'était pas rose. Le François aussi avait son caractère. Et du tempérament. C'est que la vie de marin est une drôle de vie. On se retient pendant des mois, et une fois débarqué, il faut rattraper le temps perdu. Comme cette fois où Marguerite avait surpris son mari dans le lit conjugal avec deux femmes de mauvaise vie. Elles l'avaient senti passer. Et François aussi. C'est qu'elle avait des colères terribles, la Marguerite.

Il est difficile de savoir par quel processus progressif et imperceptible la mémoire d'une famille s'évanouit. Ce n'est pas de l'indifférence. C'est plutôt le quotidien qui dissout la mémoire. Le passé de la famille se réduit peu à peu à quelques anecdotes transmises d'une génération à l'autre. Certaines d'entre elles finissent par disparaître avec le temps, érodées comme des galets qui deviennent des grains de sable dans la mer ; d'autres sont enjolivées, ou subissent de curieuses mutations au fil des années qui passent. D'autres encore sont simplement occultées. Toutes les familles ont des squelettes dans leurs placards. La famille Legros et la famille Berthier ne faisaient pas exception.

Dans la famille Berthier, dont l'histoire est relatée ici, c'est un miracle que quelques photos aient pu survivre à un voyage qui commença à Saint-Malo, dont les étapes furent Varsovie, Moscou,

Vladivostok, Shanghai, l'Australie et se termina en Normandie. Avec des détours au Cambodge, en Indonésie, au Brésil, aux Etats-Unis. C'est un miracle que ces photos aient pu traverser la révolution russe, la fuite de Sibérie vers la Chine en 1921, l'arrivée de Mussolini à Rome, la révolution chinoise de 1949, pour aboutir dans une malle entreposée dans la cave humide d'une « habitation à loyer modéré » dans un bourg du Pays d'Auge, à mi-chemin entre Camembert et Livarot.

René, un des petits-fils de François Marie Berthier et de Marguerite Le Coguen trouvera dans cette malle une photo jaunie, avec au dos une inscription de la main de Marguerite : « François Berthier mon cher mari. » La photo était collée sur un carton écorné portant la mention : « L. Bertheaux, Brest, 67, rue de Siam, 67 ». L'Extrême-Orient, déjà... François Berthier est en tenue de marin, accoudé sur un prie-dieu. Une vraie tête de Breton. Le regard est malicieux et les yeux pétillent.

C'est la seule photo de lui qui a été conservée. C'est à peu près tout ce qu'on saura de lui jusqu'en 2006. Personne dans la famille ne savait où il était mort, où il était enterré. Les anecdotes familiales racontaient qu'il était marin et qu'il était mort d'une « mauvaise fièvre » en mer. Selon toute probabilité il n'avait pas de tombe ; aussi personne n'en chercha-t-il. C'est grâce à un autre Berthier, Yves, issu d'un aïeul commun quatre générations plus tôt qu'on sut qu'il était mort en 1897 à Hennebont. René fit sa connaissance presque par hasard. Un jour, il choisit parmi une liste d'adresses un Auguste Berthier, vivant à Saint-Malo, et il lui écrivit. Auguste était un de ces prénoms qui revenaient de manière récurrente dans sa famille. C'est le fils d'Auguste, Yves, qui répondit, quinze jours plus tard. Il était passionné de généalogie et ses recherches remontaient jusqu'en 1680¹. René découvrit plus tard que son grand-père n'était pas mort en mer, contrairement à la légende familiale, mais à Hennebont.

François Berthier était un matelot de 1^{re} classe, il avait les cheveux châtons, les yeux bleus, le nez moyen, les sourcils châtons. Il suffisait

¹ Un acte de mariage datant de 1713 atteste que le premier Berthier qui s'est installé à Saint-Malo avait épousé une fille de la paroisse de Paramé, Jeanne Gilbert. Pierre venait d'Orléans. Les nombreux Berthier de la région descendent sans doute tous de lui.

de regarder dans le dictionnaire des marins de Saint-Malo... Encore fallait-il y penser.

Quelques anecdotes concernant François Marie avaient cependant survécu. A voir sa figure malicieuse, on peut deviner qu'il la faisait rire, la Marguerite. Pas comme les bonnets de nuit que ses parents lui présentaient. Il était enjoué, vivant. Terriblement vivant. Et quelle voix, lorsqu'il chantait à l'église ! C'est cette voix qui avait tout d'abord séduit Marguerite. Elle a entendu son bien-aimé avant de le voir. Elle avait vingt ans et elle s'arrangeait pour se trouver sur son chemin chaque fois que cela était possible. Lorsqu'une fille comme Marguerite se met sur votre chemin, surtout lorsqu'on est un jeune homme plein de vie, on ne peut manquer de la remarquer. Grande, avec une abondante chevelure noire coiffée en chignon au-dessus de la tête. Elle a quelque chose d'impérial qui n'encourage pas ceux qui s'opposent à sa volonté. Le port de tête est altier et un regard auquel rien n'échappe, qui vous pénètre. Un regard qui enveloppe ceux qu'elle aime, qui fige ceux qui s'opposent à elle.

Selon la légende familiale, ce sont les Legros qui s'étaient opposés au mariage : fille de bourgeois, elle aurait été rejetée par sa famille et aurait dû se débrouiller toute seule. A la mort de son mari, abandonnée par les siens, livrée à elle-même, elle serait tout d'abord partie comme gouvernante dans une famille de la noblesse bretonne, les Rohan-Chabot, puis dans une famille polonaise. Ainsi fut racontée l'histoire pendant des décennies, alimentant une rancœur non dite contre la famille Legros. Personne ne songea que cette histoire ne tenait pas debout, puisque Robert, le fils de Marguerite, fut accueilli par les Legros pendant les rares permissions qu'il eut lors de la Grande Guerre.

Selon toute probabilité c'est son père qui s'opposa au mariage de Marguerite. Adélaïde Marie, la maman, était une fille Legros. Elle avait épousé Pierre Le Coguen, un anticlérical féroce, disait-on, mais qui chantait tout de même la messe de minuit parce qu'il avait une voix splendide. Pierre avait quitté Saint-Brieuc et tenait une menuiserie, rue Condorcet, à Paris. Lorsque Marguerite se maria, en mai 1892, le père Le Coguen quitta sa menuiserie et vint à Saint-Malo pour donner son consentement au mariage par un acte notarié passé devant M^e Le Masson, le 21 avril 1892. Cet acte notarié suggère que papa

Le Cocguen n'approuvait pas l'union de sa fille avec ce marin : il n'assista pas à la cérémonie nuptiale. Adélaïde, sa femme, était décédée deux ans plus tôt.

Robert, leur premier-né, est arrivé pile neuf mois plus tard. Y avait-il urgence à les marier ? En tout cas le papa voulait que les choses se fassent dans les règles, avec son consentement officiel. C'est qu'il y avait un secret, dans la famille, un secret lié à feu sa femme Adélaïde Marie. On racontait qu'elle avait eu un enfant en dehors des liens sacrés du mariage, six ans avant la naissance de sa fille légitime. En 1863 dans la France catholique ; mieux, dans la Bretagne très catholique, c'était mal vu.

* * *

A la réflexion, il est peu concevable que la famille Legros ait pu rejeter Marguerite sous prétexte qu'elle avait contracté un mariage qui ne convenait pas. Ce n'étaient pas, contrairement à l'histoire qui a été ensuite véhiculée, de gros bourgeois pompeux. Les marins ne manquaient pas dans cette famille, ni les ouvriers et les artisans. C'étaient des gens simples. Entrepreneurs, certes, puisqu'ils avaient monté cette prospère affaire de bains de mer. En été toute la famille se réunissait sur la plage de l'Ecluse et vivait là en permanence. Cela aurait-il été possible si cette famille n'avait pas été cimentée par de solides liens de convivialité, que la vie en commun avait sans doute renforcés ? Alphonse Legros, oncle maternel de Marguerite Le Cocguen, serait-il venu témoigner au mariage de sa nièce ? En revanche, est-il concevable qu'un père soit absent au mariage de sa fille ? Tout porte à croire que c'est bien Pierre Le Cocguen qui s'opposait à ce mariage².

* * *

On ne sait pas très bien ce que fit Marguerite après la mort de François, son premier mari. Les seules informations, très parcellaires, qui survécurent furent celles que Cilù³ – autrement dit Lucie – sa belle-fille, recueillit et qu'elle coucha sur son propre journal, mais

² L'histoire de la famille Legros se trouve en annexe de cet ouvrage.

³ Prononcer « Tchilou », à l'italienne.

longtemps plus tard, vingt ans après la mort de Marguerite. Les relations entre les deux femmes n'avaient pas été bonnes, au début. Il fallut longtemps avant que Marguerite accepte l'idée que son fils eût épousé une Italienne. Ce n'est qu'à la fin de sa vie, dans les années trente, que la vieille femme reconnut les mérites de sa belle-fille ; c'est à ce moment-là qu'elle commença à lui faire des confidences – sélectives, cependant. Autrement dit, Marguerite raconta à Cilù des événements qui s'étaient passés trente ans auparavant, et Cilù les retranscrivit sur un cahier d'écolier vingt-cinq ans plus tard...

Marguerite n'était pas femme à se laisser abattre. Les Bretonnes, les épouses de marins, sont des femmes fortes. Elle vécut de ses travaux de couture mais aspirait à autre chose.

C'est alors que la comtesse G., une Russe, réapparut dans la vie de Marguerite. Elle était amie avec la comtesse de Rohan-Chabot, d'une vieille noblesse bretonne, et intervient pour que cette dernière l'engage⁴. De sa vie à cette époque, on sait peu de chose. Elle supportait mal cette existence de domestique. Marguerite racontait que la comtesse portait en permanence des gants blancs ; dès qu'elle avait touché quelque chose, il lui fallait en changer. Le rôle de Marguerite était d'être constamment à ses côtés pour lui fournir une paire de gants propres. Un jour, la comtesse russe fait savoir à Marguerite que sa sœur, établie à près de Varsovie, cherchait une dame de compagnie pour ses enfants. La comtesse de Rohan-Chabot, sans doute trop heureuse de se débarrasser d'une employée que n'exaltait pas la perspective de passer sa vie à changer ses gants, lui céda Marguerite.

* * *

L'empereur et l'impératrice envisagent de passer l'été à Dinard en 1868 : pour cette occasion on construit une villa à quatre tourelles, on achève le boulevard menant au casino, on plante des arbres, on construit une cabine de bains aux couleurs impériales. Mais l'impératrice fait un caprice, elle veut emmener son chien, un bichon,

4 Selon toute probabilité, il s'agit de la comtesse de Rohan-Chabot, née Cécile Aubry Vitet (1873-1934), épouse de Charles Gérard de Rohan Chabot (1870 - 1964), descendant de l'une des plus anciennes familles de la noblesse française.

que son impérial époux ne supporte pas. Elle part donc seule pour Biarritz. Fin du destin impérial de Dinard.

Jusqu'en 1900, la station balnéaire s'urbanise. On ouvre des rues, on construit. Les Anglais s'installent et introduisent le tennis et le golf. Une foule d'artistes et de personnalités viennent aux bains et contribuent à la vie mondaine. Cent hôtels fleurissent. La plus joyeuse extravagance éclate dans l'architecture des somptueuses villas que l'on construit, aux styles italien, russe, britannique.

Personnalités connues et têtes couronnées descendent à l'hôtel Royal : Guillaume II, le comte d'Orléans, la reine Victoria – dont Edouard sauva une suivante de la noyade –, et des princes russes. Toutes ces personnalités ont besoin d'une nombreuse domesticité embauchée sur place. Couturière, Marguerite est engagée.

Au début du mois d'août 1891, le prince Mikhaïlovitch, fils du grand-duc Michel de Russie, oncle du tsar, passe un mois à l'hôtel des Terrasses, où il loue un étage entier. Cette visite aura une influence déterminante dans le destin de Marguerite. Elle a vingt-et-un ans. Elle rencontre les dames de l'entourage du prince, qui la présentent à la comtesse G. Celle-ci se prend de sympathie pour la jeune Bretonne au port altier, veut l'engager comme dame de compagnie. Aller en Russie alors qu'elle va épouser un beau matelot breton ? Marguerite refusa poliment.

* * *

De sa vie en Pologne, on sait peu de chose, sinon ce qu'en raconta Cilù, sa belle-fille, dans son Journal.

Journal de Lucie : départ en Russie

Mariée contre la volonté de ses parents, des bourgeois bretons, avec un garçon qui naviguait, comme l'on disait alors, elle est restée veuve à 26 ans avec deux petits à élever. Douée d'un courage à toute épreuve, et reniée des siens, elle a vraiment fait tous les métiers. Bien sûr, j'avais vingt ans lors de mon mariage et je ne savais rien de la vie, ni des souffrances qu'on peut endurer. Lorsqu'elle était de bonne humeur, elle qui savait si bien conter, nous parlait de ses aventures. (...)

Accompagnatrice chez une comtesse de Rohan-Chabot, un jour le valet annonce une visite : « Mme Berthier de Sauvigny⁵. » Comme elle avait le même nom et que les Berthier habitaient un endroit qui s'appelait la Cour Ferraud, elle se retourne et se présente : « Berthier de la Cour-Féraud »⁶ !

Comme elle ne pouvait pas élever comme elle l'entendait ses deux enfants, la comtesse de R. Chabot lui procure un emploi (par des connaissances) chez une dame polonaise dans la steppe polonaise. Ma belle-mère part toute seule ne parlant pas un mot de la langue, en plein hiver avec cinq francs de 1900. Elle arrive à la gare où un *Isvoshik*⁷ l'attendait, et la voilà en route vers l'inconnu. Dans la maison, il y avait six enfants à qui elle devait apprendre le français et loin de la ville de 20 verstes⁸. Naturellement, la première chose qu'elle demande, ce sont les heures du courrier. La dame lui répond : « Mais ma pauvre, il n'y a pas de distribution, il faut prendre un cheval et aller vous-même chercher vos lettres ! ». C'est ainsi qu'elle est devenue une excellente cavalière.

Elle qui, à l'arrivée était très mince, à force de se nourrir à la polonaise est devenue plutôt forte. Lorsqu'elle en a eu assez de la Pologne, elle est partie à l'autre bout du monde, à Vladivostok, également dans une famille russe avec quatre enfants. C'est là qu'elle a rencontré celui qui devait devenir son deuxième mari. Il était du Périgord, professeur de Français aux Langues orientales de Russie, expatrié à cause d'une femme, *of course*.

Ce passage est symptomatique de la manière dont la mémoire familiale est transmise, qui allie les anecdotes les plus précises et les généralités les plus vagues. On ne retient que ce qui frappe l'imagination, ce qui est amusant ou significatif, ce qui met en valeur un trait de caractère, et on occulte d'autres détails qui semblent sans importance. Dans le récit de Cilù, les parents de Marguerite sont des « bourgeois bretons ». Mais lorsqu'elle parlait de la famille de Marguerite, c'était *toujours* des Legros qu'elle parlait. On n'a jamais

⁵ En fait, Bertier (sans « h ») de Sauvigny. Famille originaire de Bourgogne, anoblée par la charge de secrétaire du roi 1668-1671.

⁶ Extrait de *Au pays malouin* d'Armand Dagnet (1916-1924) : « La cour Féraud est à Boisouze, on y entre par un portail et une petite porte à côté de la "Maison Mathias". C'est une cour très gaie, bien exposée et avec des parterres le long des habitations. On y compte 12 ménages. »

⁷ *Isvostchik* : attelage.

⁸ 1 verste = 1 067 mètres.